

LE PASSE-TEMPS

ET LE PARTERRE

RÉUNIS

JOURNAL PARAISSANT TOUS LES DIMANCHES

Littérature - Beaux-Arts - Musique - Biographies - Nouvelles

VENDU DANS LES THÉÂTRES DE LYON

ABONNEMENTS

Six mois..... 3 fr.
Un an..... 5 »

Rédaction et Administration : 14, Rue Confort, Lyon

V. FOURNIER, Directeur

ANNONCES

Affichage..... la ligne 0,50
Réclame..... — 1 »

SOMMAIRE

Causerie: Propos de Voyage 2^e lettre Pierre Bataille
Echos artistiques..... L. M.
Nos Théâtres..... X.
Romance sans paroles..... Andréa Lex
Lettre Parisienne: Paroles d'un maître..... Arsène Alexandre
Le Coin de Pierre Dupont (sonnet) Antonia Bossu
Voyage d'Amour..... Philippe Tonelli
La Mouche (sonnet)..... François Collet
Libre Chronique..... Franc-Sillon
Par une Femme..... Antonin Lugnier
Nouvelle Découverte..... Eugène Fournier
Nous avons fait comme eux..... Jeanne Germain
Concours du Conservatoire..... X.
Lice chansonnrière de Paris..... L. M.
Concerts Bellecour.
Courses de Charbonnières.
Horloge. — Concert d'été des Folies Bergère.
Bibliographie. — Revue financière.

CAUSERIE

PROPOS DE VOYAGE

(2^e ARTICLE)

Mon cher Directeur,

Il est bien entendu que je laisse aux « Guides » imprimés en toutes langues ou — mieux encore — aux nombreuses brochures illustrées que la *Société des intérêts de la Suisse* met gratuitement à la disposition du public dans toutes les villes de la Confédération, le soin d'énumérer les monuments et les curiosités qui se rencontrent dans les villes que je traverse.

Il est aisé de voir que — de temps à autre — cette énumération est panachée d'une petite réclame à l'endroit de tel hôtel ou de telle brasserie dont on pourrait ignorer l'existence, mais — cette réserve faite — il faut reconnaître que ces *vade mecum* — présentés avec un grand

luxé d'impression — rendent de réels services aux touristes.

Qu'il y ait une différence d'animation et d'activité entre Berne, qui compte 50 000 habitants, et Fribourg qui en compte 15 000, cela va de soi : insister sur ce point cesserait empiéter d'une façon regrettable sur les attributions de M. de La Palisse.

La différence est autrement grande si l'on s'arrête au caractère particulier de ces deux agglomérations.

Fribourg est la petite ville classique par excellence. Quand elle a montré son gros tilleul planté en souvenir de la bataille de Morat, son Hôtel de Ville, son pont suspendu à une élévation de 51 mètres au-dessus de la Sarine, avec une travée unique de 246 mètres de largeur, quand elle a fait jouer les orgues de sa cathédrale — transformée en lieu de réunion mondaine puisque, moyennant un franc d'entrée, on peut assister au concert qui s'y donne tous les soirs — elle ne peut offrir au voyageur d'autre agrément qu'une promenade dans ses rues aussi propres que désertes, où règne un silence de cloître, où l'on s'entend marcher.

De son passé, Fribourg n'a presque rien gardé : toute autre est Berne.

Entouré par les capricieux méandres de l'Aar, qui lui fait comme une ceinture aquatique, le siège du gouvernement fédéral — lequel, entre parenthèse, est admirablement logé — a gardé l'aspect d'une ville moyen-âge avec ses vieilles arcades surbaissées, ses portes sculptées, ses maisons renflantes à balcons dont les caves ouvrent sur la rue, ses enseignes en saillie, ses tours à horloges, ses ruisseaux d'eau vive courant au milieu des chaussées, ses fontaines nombreuses surmontées de chevaliers ou de joueurs de cornemuse, de statues rudes comme celle de Samson déchirant un lion ou naïves comme celle du mangeur d'enfants.

Si les blondes et plantureuses Bernoises avaient conservé leur costume d'autrefois que quelques unes d'entre elles seulement consentent à exhiber les jours de grandes fêtes, la guimpe blanche plissée et brodée, le corsage de velours noir, les bretelles tressées d'argent et la jupe courte, l'illusion serait complète.

Malheureusement ici — comme en France — l'uniformité du costume féminin s'est étendue comme une lèpre.

Nous ne rencontrons plus guère dans notre Bourbonnais, le chapeau de paille porté en éteignoir ; le chapeau de crin noir à grands rebords plats avec, au centre, un toquet autour duquel s'enroulait la chaîne des accordailles, se fait de plus en plus rare dans le Mâconnais ; encore quelques années et le gracieux ruban de velours noir dont se coiffaient les filles d'Arles, le petit callot de dentelle et le tablier de soie changeante de nos Bressannes ne seront plus qu'à l'état de souvenir.

A tous égards, l'envahissement des cantons suisses par les modes du Louvre et du Bon Marché — ou des maisons similaires de l'étranger — est déplorable.

Pour remédier à cette absence de couleur locale, quelques hôteliers — et des mieux notés — font porter à leurs servantes le costume du canton auquel elles appartiennent : les dites servantes étant choisies parmi les plus avenantes, on a le double agrément de contempler la plume et l'oiseau, l'une faisant naturellement valoir l'autre.

C'est ainsi qu'à Fribourg j'ai été servi à table d'hôte par une Grisonne des plus séduisantes et qu'à Berne, une Neuchâteloise *di primo cartello*, m'a donné de telles distractions que j'ai laissé passer sans y toucher l'assiette des « Lékrets », ces carrés de pâtisserie à l'anis qu'on retrouve inévitablement dans tous les desserts Suisses.

Quand on parle de Berne, il faut parler

de ses ours et l'on ne saurait se dispenser d'assister aux exercices acrobatiques auxquels ils se livrent dans les deux fosses qui leur sont réservées à l'extrémité de la ville.

Une souscription annuelle et volontaire assure leur nourriture et leur entretien.

Notre expression populaire « envoyer à l'ours » ne serait pas comprise ici, dans le sens injurieux que nous lui donnons : nous envoyons « à l'ours » les gens dont nous voulons nous débarrasser, les raseurs et les gèneurs ; à Berne « envoyer à l'ours » c'est faire acte de bon citoyen.

L'ours tient — dans tout le canton — une place prépondérante : on le sculpte dans le bois, on le coule en bronze, on le forge dans le fer, on le taille dans le marbre et la pierre, on le pétrit dans la terre glaise, les charcutiers vont jusqu'à le modeler dans la graisse !

Je n'ai pas besoin de faire remarquer que cette dernière gloire est — de toutes — la plus éphémère...

Vous entrez dans un magasin, on vous propose un service de table avec des ours dansant dans les assiettes et grimant aux flancs rebondis des soupières ; on vous fait l'article pour des ours servant de lampadaires ou de porte parapluies ; vous souhaitez une canne on vous en apporte une dont un ours forme le pommeau ; vous désirez un bougeoir, c'est encore un ours qu'on vous présente, tout prêt à recevoir entre ses pattes la bougie que vous voudrez bien lui confier.

Je me suis borné à acheter un ours ingénieusement transformé en pelote à épingle : c'est ce que j'ai trouvé de plus piquant dans cette débauche de plantigrades imaginée pour perpétuer la légende de la fondation de Berne.

Cette légende prétend, en effet, que le duc de Zaehringen, le fondateur de la ville au XII^e siècle, ne sachant quel nom lui donner décida — avec ses amis en partie de chasse avec lui — qu'on lui donnerait le nom du premier animal sérieux qui serait abattu. Un ours fut tué, et ce fut l'ours — en allemand *Boer* — qui donna le nom à la cité et fut admis à l'honneur de figurer dans ses armoiries.

Loin de jouir d'une pareille considération, les ours — en France — sont plutôt mal vus. Il est vrai que nous n'en connaissons que deux variétés : ceux qui dorment profondément sur les rayons des librairies ou dans les cartons des directeurs de théâtres et ceux auxquels nous décernons le qualificatif peu flatteur d'« ours mal léchés ».

Ceci pour montrer que tous les ours ne sont pas à Berne !

Pierre BATAILLE.

ECHOS ARTISTIQUES

Nos anciens artistes :

M. Anderson est engagé comme ténor demi-caractère, pour la saison prochaine, au Grand-Théâtre de Marseille.

Comme le cahier des charges n'impose pas un fort ténor à la direction M. Lan a traité avec M.M. Duc et Ansaldi pour quelques représentations du grand répertoire.

AN

Pour la première fois, ce pauvre Sarcey vient de se voir refuser l'entrée à la Comédie-Française.

Le célèbre critique a légué à la Comédie son buste, espérant sans doute qu'il irait sans difficulté enrichir le petit musée intéressant que l'on sait. Mais, voilà, la Comédie a décliné l'offre, alléguant que sa galerie de peinture et de sculpture est réservée aux seuls membres de la Comédie qui s'y illustrèrent, auteurs ou comédiens.

AN

L'Opéra-Comique donnera, la saison prochaine, *Hansen et Gretel*, de M. Humperdinck, et *Paillasse*, de M. Léonca-vallo.

Voici, d'autre part, la liste des ouvrages que M. Albert Carré compte reprendre successivement :

Alceste de Gluck ; *Iphigénie en Tauride*, de Gluck ; *les Noces de Figaro* de Mozart ; *Don Juan*, de Mozart ; *Frey-schütz*, de Weber ; *Richard Cœur de Lion*, de Grétry ; *Proserpine*, de Camille Saint-Saëns ; *Werther*, de Massenet ; *les Pêcheurs de perles*, de G. Bizet ; *Lalla-Roukh*, de Félicien David ; *la Basoche*, d'André Messager ; *la Surprise de l'amour* de Poise ; *le Pré aux Clercs* d'Hérold ; *Fra Diavolo*, d'Auber ; *le Postillon de Longjumeau*, d'Adolphe Adam ; *le Domino noir* d'Auber ; *l'Épave villageoise*, de Grétry ; *Gilles ravisseur*, de Grisar ; *les Visitandines*, de Devienne ; *la Servante maîtresse*, de Pergolèse ; *les Voitures versées*, de Boieldieu.

AN

Un compositeur italien, M. Alféo Buia, vient de terminer un opéra en un acte, *Martire novo* (le Nouveau Martyr) dont le principal personnage n'est autre que le capitaine Dreyfus.

AN

— Du Ménestrel :

« L'Opéra royal de Munich ne se laisse pas intimider par la concurrence du théâtre de Bayreuth. A partir du 31 juillet prochain, il donnera un cycle wagnérien au grand complet, à l'exception de *Parsifal*, bien entendu ; la série des représentations sera terminée par le *Bœrenhæuter*, de Siegfried Wagner, et par *l'Etranger*, de Vogl. Entre les ouvrages wagnériens, on jouera à Munich ceux de Mozart ; *Fidelio* et *la Part du Diable*, d'Auber, sont aussi inscrits au programme. »

L. M.



NOS THEATRES

THÉÂTRE DES CÉLESTINS

M^{lle} Réjane, accompagnée des artistes du théâtre du Vaudeville, viendra nous donner, au théâtre des Célestins, samedi 29 juillet, une représentation de : *Parisienne*, comédie en trois actes, d'Henri Becque, et *Lolotte*, d'Henri Meilhac et Ludovic Halévy.

X.

Romance... sans paroles

Pour....

Ne parlons pas, ce soir... tu veux ?...
Demeurons dans l'extase sainte
De la chère et divine étreinte
Où se réalisent nos vœux.

Le ciel nous voit. — Que Dieu nous garde
En notre fièvre passion,
Grisés de cette fiction :
Je suis la « Muse » et toi le « Barde. »

Veux-tu ?... nous nous regarderons
Au fond des yeux — au fond de l'âme.
Notre regard sera de flamme
Et peut-être nous en mourrons....

O volupté : mourir ensemble
Sous le poids d'un bonheur trop grand !...
Mourir tous deux, en espérant
Que l'Eternité nous rassemble !...

Veux-tu ? ne parlons pas, ce soir ;
Mais resserrons la chère étreinte
Qui nous jette en l'extase sainte
D'être élus — et de le savoir !

Andréa LEX.

LETTRE PARISIENNE

PAROLES D'UN MAÎTRE

Je viens de lire avec un bien vif plaisir, mélangé du regret de ne l'avoir pu entendre tout entier, les fragments d'un superbe discours, c'est celui que M. Jean-Paul Laurens, président de la Société des Artistes français, a prononcé à l'occasion de la distribution des récompenses du Salon de cette année.

Généralement, ces sortes de discours se bornent à des congratulations banales, à des périodes plus ou moins oratoires sur la suprématie de l'art français, sur le progrès de l'art, sur la sollicitude que le ministre présent à la cérémonie répand sur l'art et les artistes, enfin toutes choses aussi intéressantes, aussi nouvelles et aussi utiles

Demandez partout le **THÉ DES MANDARINS**

Mais avec M. Jean-Paul Laurens, il en va autrement. Ce grand artiste, si vigoureux, si fier, d'une si haute probité d'art, ne peut pas se contenter de clichés dans ses discours et le contraire serait bien surprenant, car il n'en met point dans ses tableaux. Il est rare d'ailleurs qu'un artiste de réelle valeur dise des banalités. Il s'exprime plus ou moins bien, il sait plus ou moins développer sa pensée, mais il a toujours quelque chose de bien à dire. M. Jean-Paul Laurens lui, parle dans une très ferme et très belle langue ; il ne connaît point ces gaucheries, ces crudités qui sont le propre de gens bien intentionnés mais peu façonnés au métier d'écrire ou de parler. Il dit les choses avec les développements qu'il faut, ni trop, ni trop peu. On sent la conviction et l'enthousiasme dans les paroles qu'il prononce.

Ces paroles sont souvent des actes de courage, toujours des enseignements d'une haute portée. L'année dernière ce fut un véritable acte de courage que son discours en la même occasion. Il avait avec une vigueur rare, une notoriété que peu d'artistes possèdent et qui n'en donnait à son discours que plus de portée et d'effet, flétri comme il convient l'abominable race des « amateurs » c'est-à-dire des gens qui pratiquent ou croient pratiquer l'art, sans avoir appris, que dis-je, sans même soupçonner le métier. Ces gens prétentieux, encombrants autant qu'ils sont médiocres, et qui sont une des causes les plus sérieuses de l'abaissement des arts en France. (Vous voyez que je suis loin des clichés ministériels et présidentiels, artistiquement parlant, où on nous représente, contrairement à toute vérité, en perpétuel progrès). En vérité les amateurs, en remplissant les expositions grandes et petites de leurs piètres produits, ont fait le plus grand tort à l'art moderne. C'est ce que proclame M. Jean-Paul Laurens avec une grande énergie, et ce que les artistes bien trop apathiques ou même intéressés (relations mondaines, influence, élèves, etc.) auraient dû comprendre depuis longtemps s'ils n'étaient pas de caractère si facile.

Cette année, M. Jean-Paul Laurens a tracé un magnifique idéal de l'artiste et des vertus qui sont ou devraient être son partage. « Il faut, s'est-il écrié, la bonté à l'artiste. Bonté et sincérité sont les deux sources les plus profondes de l'œuvre d'art. Les œuvres durables trouvent leur force première dans ces deux qualités essentielles auxquelles seul l'avenir rend justice. Mais ces deux qualités, hélas ! une autre sœur les suit de près. L'inquiétude douleur angoissante qui travaille l'artiste sans qu'il y ait sanction capable de l'apaiser. Vraiment on ne saurait mieux préciser, mieux indiquer les ressorts qui donnent à l'œuvre d'art toute sa force et toute sa durée. En effet, si une pensée de bonté n'a point présidé à la conception et à l'exécution de l'œuvre, comment voulez-vous qu'il attire les sympathies humaines. Rarement la foule, et j'entends la foule qui comprend aussi l'élite, accorde

un long suffrage aux œuvres inspirées par la méchanceté et la haine, à moins que ce ne soit cette haine vigoureuse que doit donner le vice aux âmes vertueuses. » En revanche, cherchez, étudiez et vous verrez que les grands chefs-d'œuvre, trésors de l'humanité, sont partis d'une pensée de bonté.

Mais, comme l'a dit admirablement M. Jean-Paul Laurens, de quoi servent ces vertus sans l'aiguillon de l'inquiétude ? L'inquiétude, c'est la garantie, c'est la marque de l'originalité. « Qui sait si Michel-Ange, a dit le maître, ne doit pas l'expression de son génie à une immense tristesse ? Son vaste cerveau aurait-il créé tant d'œuvres impérissables si ce géant n'avait pas eu le don de souffrir toutes les souffrances humaines ? Et cette inquiétude tragique dont toute sa vie porte la marque, ne vient-elle pas d'une révolte désespérée contre l'iniquité ?

Notez, en effet, que la révolte est une forme agressive, si l'on peut dire, de la bonté elle-même. Restait à définir la *sincérité* dont tant d'artistes parlent sans la bien connaître.

M. Jean-Paul Laurens l'a fait de la plus saisissante et de la plus spiriluelle façon : « La sincérité, a-t-il dit, n'est peut-être pas tout, mais rien n'est sans elle. Tant pis pour ceux qui la confondent avec je ne sais quelle honnêteté bourgeoise. Elle ne lui ressemble pas plus que la chauve-souris ne ressemble à l'oiseau.

Des chauves-souris, c'est bien cela. Voilà définies en un mot et en une image, les gris, les médiocres, qui croient avoir fait œuvre d'artistes quand ils ont copié consciencieusement ce qu'ils avaient devant eux. « Mais, répondent-ils aux critiques, je vous assure que c'est fait entièrement d'après nature ». Et c'est justement ce qui nous écœure. Car la nature en art n'est rien si on ne sait pas choisir parmi ce qu'elle nous offre, et cela choisi, si on ne sait pas encore l'interpréter.

Voilà ce qu'un artiste de premier ordre a su dire pour la première fois dans une simple « distribution de prix ». Tant pis pour ceux que de pareilles vérités ont pu atteindre ou gêner dans leur petit traintrain de chauves-souris.

Arsène ALEXANDRE.

Le Coin de Pierre DUPONT

AU JARDIN DES CHARTREUX

Après la Fête du 30 Avril 1899

*Pour revoir le Poète en son ombre sereine,
A pas religieux viennent de doux rêveurs
Qui parlent en doux mots, légers comme les fleurs
Pleurant d'un arbre rose, et qu'on entend à peine.*

*Et gaiement les oiseaux, chantant leur cantilène,
S'unissent au babil des Bébé gazouilleurs
Qui jasant doucement, en rythmes cajoleurs,
Au frais baiser des fleurs mêlant leur fraîche haleine.*

*Les rires du soleil, les grâces du printemps
Ont remplacé l'éclat des Verbes exultants...*

— *A ce coin de douceur sourit le doux poète ;*

*Il sourit, Dieu paisible, à ces jeux apaisés ;
Immortel gardien de l'éternelle fête
Des enfants, des rayons, des fleurs et des baisers !*

Antonia BOSSU.

16 Mai 1899

VOYAGE D'AMOUR

Scènes de la vie courante

I

ELLE

Chez les Floux, apprêts de voyage. LUI, Monsieur, très jovial mais carré dans les affaires et rond dans ses décisions. ELLE, Madame, gentille petite femme, sensible au possible. L'AUTRE, l'ami de la maison et tout particulièrement de Madame, naturellement.

LUI. — On sonne... un raseur, sans doute !

ELLE. — Quel ennui !

L'AUTRE, *entrant*. — Eh, bonjour, chers amis !... Tiens !... vous faites des préparatifs de voyage ?

ELLE (*à part, joyeuse*). — Paul !... il arrive à propos.

LUI. — C'est toi !... j'en suis fort aise ! ma femme part pour Marseille aujourd'hui même.

L'AUTRE, *étonné*. — Ah ! (*jetant furtivement un regard sur Madame*).

ELLE. — Oui, monsieur de la Follebranche, je quitte Paris ce soir par le rapide de 7 h. 15.

L'AUTRE. — Seule ?

LUI. — Seule. Une dépêche reçue tout à l'heure nous apprend la mort d'une tante, une bonne vieille qui vivait retirée chez les Ursulines, à Marseille. Elle laisse peu d'argent mais beaucoup d'objets de valeur, souvenirs de famille. Or, je ne puis moi-même m'absenter de Paris, en ce moment, à cause de ces maudites affaires de guano ; d'un autre côté, ma femme, sa nièce, connaît la rapacité de ses cousins, qui ne se gêneraient pas pour faire main-basse sur tout ce qu'il y a de plus précieux là-bas, aussi part-elle expressément pour y mettre le holà, et tirer parti, le mieux possible, de sa présence à Marseille. Ça fait, mon cher, que notre déjeuner de ce matin est remis au retour de madame.

ELLE. — Oh ! dans huit jours à peine. (*Pendant que son mari passe dans la pièce à côté pour prendre un objet, elle parle à voix basse et avec volubilité*). Je descendrai hôtel du Petit-Louvre. Partez avant moi par le premier train, le rapide de 11 h. 15. Vous m'attendrez.

L'AUTRE, *bas*. — Bien.

LUI, *l'appelant*. — Paul, viens voir ma cage à serins. Belle, hein ! (*bas*). Ce soir nous dînerons aux Ambassadeurs. Huit jours de liberté, mon cher, allons-nous rire !...

ELIXIR S^T-PIERRE, Liqueur de première marque

COMMUNICATION

Il y a onze ans que, sur l'initiative d'un modeste mais grand savant, fut fondé à Paris un Etablissement Médical de 1^{er} ordre qui, apportant à la Thérapeutique le secours d'une médication toute nouvelle, depuis cette époque, rendu la santé à un nombre incalculable de personnes atteintes de Surdité, ou souffrant de maladies de la Gorge, du Larynx ou du Nez.

Nous avons nommé l'Institut Drouet, connu maintenant dans le monde entier.

Les disciples et continuateurs du D^r Drouet, soucieux de conserver la bonne renommée acquise par leur œuvre, croient devoir rappeler à l'immense public qui les a encouragés et soutenus avec une si touchante sollicitude, que la méthode de leur Maître, le D^r Drouet, répudie absolument toute opération chirurgicale ainsi que l'emploi d'un appareil quelconque.

Le traitement de ce célèbre Etablissement médical est, d'ailleurs, clairement expliqué dans le *Journal de la Surdité, des maladies de la Gorge et du Nez*, dont l'envoi est absolument gratuit. Est également transmis, à titre gracieux, le *Questionnaire Pathologique*, admirable de précision et que les malades n'ont qu'à remplir pour obtenir, des praticiens de l'Institut Drouet, une consultation gratuite par correspondance sur l'affection dont ils sont atteints.

Il suffit pour cela d'écrire au Directeur, 112, Boulevard Rochechouart, Paris.

NEURALGIES NEVROSES MAUX DE TÊTE

Vous tous qui souffrez de *migraines, neuralgies, maux de tête*, prenez des **Dragées antineuralgiques des RR. PP. Prémontés**, vous verrez votre malaise disparaître comme par enchantement et vous vous fortifierez en même temps l'estomac. L'extrait de quinquina jaune titré, qui forme la base de ces dragées, remplace avantageusement le vin de quinquina. L'éloge de ce médicament n'est plus à faire. Son grand débit le recommande au public.

VENTE EN GROS

Pharmacie BERTRAND Aîné, Françon, Successeur
21, Place Bellecour, 21

Envoi franco contre 3 francs, timbres ou mandat

Vente au détail dans toutes les
bonnes Pharmacies

Eviter les contrefaçons
**CHOCOLAT
MENIER**
Exiger le véritable nom

Typographie et lithographie
J. GALLET
2, Rue de la Poulallerie, 2
LYON

L'AUTRE, bas. — Impossible, cher. Je pars moi-même pour... Bruxelles. Je venais pour te le dire...

LUI. — Bruxelles!... Que vas-tu faire en Belgique?...

L'AUTRE. — Tu sais... mon correspondant de Tourcoing a filé... emportant... Mais je n'ai pas le temps de te raconter cette histoire, elle est longue et navrante. Je me sauve. Le train chauffe en ce moment. Je n'ai pas une minute à moi. Sapristi!... déjà dix heures et demie...

LUI. — Que le diable emporte ce... correspondant que je ne te connaissais pas. (*Tous deux reviennent vers madame*). Emma, Paul voyage également.

ELLE. — Vrai? monsieur de la Follebranche.

L'AUTRE. — Oh! pour peu de temps. J'aurai l'honneur de venir vous présenter mes hommages dès votre retour de Marseille.

(*Compliments d'usage, poignées de mains et séparation. M. Paul de la Follebranche se précipite à la gare de Lyon pour ne pas rater son train de 11 h. 15*).

LUI. — Ainsi, c'est convenu! Sois énergique, Emma. Et ne te laisse pas embobiner par tes accapareurs de cousins.

ELLE. — Oh! ne crains rien.

LUI. — Ne crains rien... ne crains rien... je te connais, moi; tu es trop bonne. Tu te laisseras faire. Et ce serait vexant.

ELLE. — Pourtant, je ne pourrais pas les prendre à la gorge.

LUI. — Là, vois-tu! Tu commences à douter de ton énergie. (*Se promenant à grands pas. Après réflexion*). Non, tes parents me prennent depuis longtemps pour un godiche, et c'est une occasion pour leur faire voir que je suis tout le contraire... (*Résolument*) Emma, je partirai à ta place.

ELLE. — Tu es fou! Tu n'as donc pas confiance en moi!... Allons, allons laisse-moi continuer mes préparatifs.

LUI. — Non, non, réflexion faite, je pars, c'est entendu.

ELLE (*suppliante*). — Voyons, Adolphe, réfléchis. Moi, je ferai mieux les affaires. Je suis calme, je connais mes cousins. Je les convaincrs. Et tu verras que mon voyage sera très avantageux. Tu seras content du partage.

LUI. — Le partage!... ah! ouiche! Ils te mettront dedans sans scrupule. Je les connais tes cousins, des gens propres, va. Mais je suis bien aise de saisir cette occasion pour leur montrer que je ne suis pas une moule, comme ils le répètent à satiété. Je pars, c'est arrêté.

ELLE (*avec désespoir*). — Mon Dieu! mon Dieu!

LUI. — Ne te désespère pas, je ne me battrai pas, va. Sois tranquille à ce sujet.

ELLE (*en elle-même*). — Et Paul... Paul... Ils vont se rencontrer... que va-t-il se passer, mon Dieu!

LUI. — Je vais te conduire chez ma sœur, à Fontenay-aux-Roses. Tu resteras chez elle pendant mon absence. Tu télégraphieras à l'hôtel du Petit-Louvre, en cas d'urgence.

ELLE, palpitante d'effroi. (*A part*). — Que je voudrais, dès à présent, télégraphier à l'autre!

(*Après quelques nouvelles tentatives et deux ou trois larmes de rage, Elle est conduite à Fontenay-aux-Roses, et Lui arrive à temps pour prendre le train de 7 h. 15.*)

II

LUI

Monsieur est de retour. Madame est sur des charbons ardents. Après les caresses obligatoires, LUI, tout réjoui, aborde le récit de son voyage à Marseille d'un air tout à fait convaincu, mais dont chaque parole est un coup de poignard dans le cœur de sa pauvre petite femme, qui s'affaisse de plus en plus.

LUI. — Et avant tout, laisse-moi te dire quelle a été ma surprise en arrivant à Marseille... Qu'as-tu, chérie, tu te sens mal?...

ELLE. — Non... ce n'est rien... continue.

LUI. — Je te le donne en mille!... Essaye de le deviner?... Allons, je vois que tu n'y es pas. En sautant du train je me butte contre... Paul de la Follebranche... Tiens! tu n'éclates pas de rire?... On voit que cela t'intéresse peu. Enfin, je continue pour la curiosité de la chose. Oui, Paul lui-même, que je croyais en Belgique. Il fit un saut de surprise, moi j'en fis un autre. Parbleu! il y avait de quoi!

— « Comment! toi, ici? m'exclamai-je, épaté.

— « Oui... moi, répondit-il avec une mine déconfite, et comme s'il tombait de la lune.

« Par quel hasard, Paul, assistes-tu à mon arrivée?...

— « Est-ce que je sais moi... j'attends... un colis... des affaires impossibles...

— « Et ton correspondant de Tourcoing?

A ce nom, son visage s'éclaira, et sur un ton farouche:

— « Un gredin!... mon cher Adolphe, un voleur de grand chemin, et que je poursuis avec acharnement.

— « Ah! ah! fis-je, avec ma valise à la main. Mais tu me conteras cela en voiture. Allons.

Et en roulant sur le pavé Marseillais, ce pauvre diable d'ami me raconta qu'à la gare du Nord, au moment où il montait dans le train, un de ses amis accourut vers lui pour lui annoncer que son correspondant de Tourcoing avait filé, non en Belgique, mais sur l'Afrique. Et qu'il fallait immédiatement prendre le train de Marseille pour s'embarquer aussitôt pour l'Algérie. Son filou de correspondant s'était, paraît-il, retiré à Mascara où il avait une nombreuse famille en dépôt.

Ce pauvre de la Follebranche faisait pitié en me racontant sa mésaventure.

Il avait déjà fait transporter, sur le paquebot en partance, sa valise, sans avoir même songé, me dit-il, à descendre dans un hôtel pour se reposer un instant de son voyage précipité de Paris et de ses émotions, tellement il était fiévreux.

Le vapeur partait à midi et il était onze

Demandez partout le **THE DES MANDARINS**

heures. Paul hésitait pourtant à franchir la Méditerranée, craignant horriblement le mal de mer, lui qui n'avait traversé la Seine qu'en canot, à Bougival, et vu l'Océan qu'aux bords de mer. Mais je lui ai remonté le moral en l'engageant avec férocité à se mettre en route pour sauver sa fortune, et peut-être son honneur compromis !...

Mes paroles n'avaient pas bien l'air de le convaincre, mais puisque sa valise était déjà à bord — m'avait-il répété dix fois — il devait aller la rejoindre carrément et partir avec. Voilà comment je comprends l'énergie, moi.

— « Mais... balbutia-t-il en allongeant sa mine, je crois qu'il y aurait peut-être moyen... sans aller... »

— « Allons donc ! fis-je en l'interrompant avec vivacité, tu n'as donc pas de volonté ?... L'affaire est grave. Il faut partir. Pas d'hésitation ! Allons, hop ! criai-je au cocher, à bord du transatlantique en partance pour l'Algérie ! »

Et, comme un paquet, je déposai ce cher de la Follebranche sur le vapeur qui partit quelques instants après.

ELLE, affaisée. — La tête me tourne... Je me sens mal... J'ai besoin de repos... laisse-moi seule...

III

L'AUTRE

A bord d'un steamer quelconque. Mer pas précisément d'huile. Vagues anarchistes. L'AUTRE, ce cher de la Follebranche, ne paraît pas être tout à fait dans son assiette. Il se tord du mal de mer et rend ses illusions aux poissons.

Il murmure avec une angoisse infinie :

Quel voyage d'amour !... Dieu !... que je souffre !... Me voilà en route pour l'Afrique !... Que vais-je y faire ?... Imbécile !... Oh ! la femme !... Que les hommes sont bêtes !... Ah !...

(Nouvelles illusions rendues aux poissons, et ça continue toujours ainsi pendant que le bateau file, file...)

Philippe TONELLI.

LA MOUCHE

Des millions de nains créés par la Nature
Tu n'es ni le dernier, mouche, ni le plus laid,
Avec ton casque rouge et ton noir corselet
Et tes ailes de gaze à la fine texture.

Noble parmi la gent ailée, ou de roture,
Tes goûts sont délicats. Tu te nourris de lait
Et de miel parfumé. Tout mets sucré te plaît,
Pudding doré, tarte aux fraises ou confiture.

Les fruits les plus juteux sont tes meilleurs repas.
Gourmande, les affronts ne te rebutent pas.
Tu reviens avec ton audace coutumière.

Tu l'acharnes, têtue. On a beau te chasser,
Fleau, tu souilles tout ; honte de la chaumière,
Richeuse du palais où tu sus te glisser.

François COLLET.

LIBRE CHRONIQUE

Sa majesté l'Impératrice de Russie vient d'accoucher d'une fille, au palais de Péterhof. La santé de la mère et de l'enfant sont excellentes.

Un *Te Deum* a été chanté à 3 heures. La petite princesse sera appelée *Marie*.

Allons, tant mieux ! nous ne pouvions, en effet, prétendre que l'auguste famille alliée et amie pousse la condescendance envers nous jusqu'à prénommer la nouvelle petite grande-duchesse : *Marianne*.

Contentons-nous du diminutif obtenu par la vigilante diplomatie de M. Delcassé, qui vient de prendre la une éclatante revanche de Faschoda ; car il a dû pâlir sur les plus angoissants échanges de notes pour triompher des intrigues anglaises qui ne tendaient rien moins qu'à suggérer au couple impérial russe de donner le nom de *Victoria* à leur mignonne progéniture.

Il convient d'applaudir respectueusement aussi à la persévérance avec laquelle la Tsarine seconde les vues de son illustre époux sur le désarmement général en ne lui donnant que des filles, à l'exclusion du moindre tsarévich, que pourrait séduire, plus tard, la gloire des combats. Tandis qu'en laissant tomber son spectre en quenouille. S. M. l'Impératrice de toutes les Russies s'efforce de montrer au monde que le règne de la Force est passé ; et que la plus puissante souveraine de la terre est en plein dans le mouvement... féministe.

Le gouvernement français aussi ; car il vient de porter à 30.000 francs la pension qu'il sert à l'ex-reine de Madagascar, Ranavalao

D'abord les frais de séjour à Alger sont un peu plus élevés qu'à la Réunion. Et puis, Ranavalao n'a-t-elle pas maintenant à élever le petit Péle-mêle, fruit de ses amours avec certains compatriotes de la Réunion.

De quelle sollicitude ne convient-il pas d'entourer ce royal rejeton — précieuse réserve de l'avenir — pour le jour où la France *malgachée* se résoudra à confier ses destinées au jeune prince, sinon « du sang » mais de demi-sang, que Ranavalao nous élève à la brochette.

Ce sera votre revanche, ô Reine ! sur les Duchesne et les Galiéni, coupables à votre égard du crime de lèse-Majesté. Ils crurent vous réduire en esclavage ; et c'est vous qui leur préparez un Maître.

Dans l'Etat de New-Jersey, une loi ré-

SAISON 1899

CONCERTS BELLECOUR

POUR LES ABONNEMENTS, S'ADRESSER
à l'Agence FOURNIER, 14, rue Confort

Prix de l'Abonnement pour la fin de la Saison : 9 francs

UN MONSIEUR

offre gratuitement de faire connaître à tous ceux qui sont atteints d'une maladie de la peau : dartres, eczémas, boutons, démangeaisons, bronchites chroniques, maladies de la poitrine, de l'estomac et de la vessie, de rhumatismes, un moyen infailible de se guérir promptement ainsi qu'il l'a été radicalement lui-même après avoir souffert et essayé en vain tous les remèdes préconisés. Cette offre, dont on appréciera le but humanitaire, est la conséquence d'un vœu.

Ecrire par lettre ou carte postale à M. VINCENT, 8, place Victor-Hugo, à Grenoble, qui répondra gratis et franco par courrier et enverra les indications demandées.

ELIXIR S^T-PIERRE, Liqueur de première marque

Liqueur de Table

DE

PREMIÈRE MARQUE

ELIXIR

DU

S^T-PIERRE

DU

FRÈRE DIODATO CAMURANI

DIRECTEUR DE LA

Pharmacie du Vatican, à Rome

Dépôt Général pour le Monde entier

EXCEPTÉ L'ITALIE

11, rue Grôlée, LYON

EN VENTE

Dans toutes les bonnes Maisons

AGENCE FOURNIER

LYON, 14, rue Confort, 14, LYON

EXPOSITION

Internationale Religieuse
DE 1900

Ces bons donnent droit aux avantages suivants :

- 1° A cinquante pour cent des bénéfices nets ;
- 2° A leur remboursement à 40 francs, c'est-à-dire au double de leur valeur, par voies de tirages trimestriels ;
- 3° A 20 tickets gratuits d'entrée à cette exposition.

Prix du Bon : 20 francs, tous frais compris

En vente : AGENCE FOURNIER
LYON, 14, rue Confort, 14, LYON

centé limite à huit heures par jour le travail des rédacteurs et reporters de journaux. Le salaire des journalistes ne peut en aucun cas être inférieur à 8 dollars (40 francs) par jour, et chacun d'eux a droit à deux heures pour son déjeuner.

Nous applaudissons, avec la dernière énergie, à cette généreuse initiative, en souhaitant qu'elle soit assez contagieuse pour traverser l'Atlantique.

Les directeurs de journaux français — saisis d'une noble émulation — vont nous couvrir d'or ; et le temps est proche où le dicton « riche comme Crésus » sera remplacé par cette locution infiniment plus moderne : « cosu comme un journaliste ! »

Cette perspective m'ouvre les plus brillants horizons .. et un crédit illimité chez mes fournisseurs, jadis récalcitrants. Ces braves gens, revenus des nobles rastaquouères dont le blason antique n'est qu'en *toc*, vont se rabattre avec empressement sur le Pactole qui, dans un avenir prochain, coulera de nos plumes.

FRANC-SILLON.

PAR UNE FEMME

(MÉLODIE)

(Musique de M. Esteban Marti)

I

*Au seuil fleuri de mes vingt ans
Le parfum des Rêves troublants
De désirs enlissait mon âme ;
En moi l'amour ayant germé,
J'avais le bonheur d'être aimé
Par une femme !*

II

*Rêves bénis, printemps joyeux,
Maîtresse au profil radieux,
D'ivresse vous grisiez mon âme ;
Et, sans frayeur du lendemain,
J'allais, ... en pressant dans ma main
Sa main de femme !*

III

*Serments d'amour, aubes d'avril,
— Choses plus légères qu'un fil ! —
Un jour délaissèrent mon âme ;
Certaine était la trahison, ...
Je faillis perdre la raison
Pour une femme !*

IV

*Le cœur meurtri, désespéré,
Aux soirs d'automne j'ai pleuré
Toutes les larmes de mon âme ;
Mais de moi le Temps eut pitié :
Je fus guéri par l'amitié
D'une autre femme !*

Antonin LUGNIER

1^{er} Juillet 1899

NOUVELLE DÉCOUVERTE

Il était deux heures du matin quand les cris sinistres : Au feu ! Au feu ! retentirent dans les rues du village de X. Un incendie venait de se déclarer à la demeure d'un cultivateur de la commune, chez le père Moiré, un veuf qui vivait seul, n'ayant pour compagnie que ses bestiaux.

Les habitants, avec un louable empressement, accoururent, pompiers en tête. Atteint par une bonne brise, le feu avait pris de telles proportions qu'il était impossible de songer à l'éteindre. Toute la maison était devenue la proie des flammes.

Une angoisse envahit les assistants : qu'était devenu le propriétaire ? Nul ne l'avait vu. Surpris par l'incendie, avait-il trouvé la mort ?

Quand tout fut brûlé, qu'il ne resta plus que les murs, les pompiers commencèrent des fouilles. Ils avaient à peine fait quelques pas qu'ils reculèrent épouvantés. Au milieu d'un amas de cendres fumantes, ils venaient d'apercevoir les restes complètement calcinés d'un cadavre, celui du père Moiré sans doute.

Les os noircis auxquels pendaient encore des lambeaux de chair brûlée formaient un squelette hideux, exhalant une odeur de gaillon qui vous prenait à la gorge.

Un cri d'horreur s'échappa de toutes les bouches.

Les restes du malheureux furent recueillis avec soin et deux médecins furent appelés pour constater leur identité.

Ils les examinèrent attentivement.

Chaque os fut l'objet d'une analyse minutieuse.

C'étaient bien des ossements humains ; les omoplates, les côtes, les vertèbres, les os du bassin, les fémurs ne pouvaient laisser aucun doute, ainsi que les muscles, quoique carbonisés ; pas un anatomiste n'aurait pu s'y tromper. Quant à la tête, bien qu'elle eût été broyée par une poutre, les deux représentants de la science purent la reconstituer en rassemblant les esquilles éparses. Ils furent unanimes à reconnaître dans cette tête celle de la victime.

Ces débris cadavériques appartenaient bien à l'infortuné cultivateur ; les deux docteurs, d'un commun accord, rédigèrent un rapport détaillé dans lequel ils le prouvèrent avec force commentaires techniques à l'appui.

Les restes furent soigneusement ensevelis par la famille, mis en bière, et l'enterrement, vu la façon dramatique dont le malheureux avait péri, eut lieu avec une solennité inaccoutumée. Tous les habitants du village tinrent à y assister.

Le maire et le conseil municipal au complet, marchaient en tête.

Le préfet avait délégué le sous-préfet pour le représenter.

A l'église, un service de première classe fut célébré.

Au cimetière, le sous-préfet s'avança gra-

Abonnements à tous les Journaux Français et Etrangers

AGENCE FOURNIER
Rue Confort, 14

vement sur le bord de la fosse et, au milieu de la foule recueillie, il prit la parole.

— « Devant cette tombe ouverte accidentellement, commença-t-il d'une voix émue, je n'ai pas l'intention de vous faire un long discours : les grandes douleurs sont muettes. Nous le savons tous, la mort est impitoyable ; elle frappe au hasard et nous devons un jour ou l'autre, grands ou petits, riches ou pauvres, lui payer notre tribut. La mort, est la grande égalitaire. S'il est une mort terrible, c'est bien celle que l'honnête homme que nous accompagnons a trouvée, mort épouvantable que l'on réservait autrefois aux martyrs et aux veuves du Malabar.

Le sous-préfet s'arrêta, l'émotion lui coupait la parole.

Il reprit :

— « Nous nous associons tous à la douleur de la famille ; qu'elle reçoive ici l'expression des sincères sentiments de condoléance que je lui adresse au nom du gouvernement, que les marques de sympathie qui lui sont données par la vaillante population de X. adoucissent sa douleur et l'aident à la supporter.

« Adieu, Moiré, tu étais un citoyen estimé de tous tes concitoyens, tu emportes les regrets de tous ! »

Le sous-préfet céda la place à l'adjoint qui prit la parole à son tour et couvrit de fleurs la victime.

Deux jours après, on retira de la rivière le cadavre du père Moiré qui s'était suicidé dans un accès de folie après avoir mis le feu à sa maison.

Quant au citoyen dont les restes avaient été pris pour des débris humains, c'était, oh ! shocking ! un cochon appartenant à la victime.

Cette aventure absolument véridique, arrivée dans un village de la Marne, fait rêver le penseur.

Ah ! la voilà bien la faillite de la science ! allez-vous vous écrier. Non, la science ne peut faillir et les conséquences de cette expertise sont incalculables. Cette similitude anatomique ouvre le champ à toutes les hypothèses.

L'homme ne serait-il qu'un porc dégénéré ? Le cochon serait-il un homme transformé ?

Chilosa ? comme disent les Italiens.

Les savants sont impitoyables ; ils piétinent sur toutes nos illusions.

Combien cette ressemblance, ressemblance telle que deux représentants de la science ont pu s'y tromper, doit rabattre l'orgueil du roi de la création.

Quel enseignement !

Les anciens croyaient à la métempsychose, peut-être avaient-ils raison ? Lorsqu'un homme meurt, son âme passe-t-elle dans le corps d'un cochon ? Et, *vice versa*, celle du cochon élit-elle séjour dans l'enveloppe d'un mortel ?

That is the question, comme disent les Anglais.

Chaque homme a dans son cœur un cochon qui sommeille. a écrit un psychologue.

Le cochon ne sommeille pas seulement dans son cœur ; il se retrouve dans tout son être : ses os, ses muscles, ses viscères, son cerveau, sont semblables. Tous les anatomistes vous le diront : il n'y a aucune différence entre un homme et un cochon.

Horrible !

Une autre question se pose, question terrible qui fera pâlir tous les hommes sérieux ; puisque nous sommes enfants de la même race, des frères en un mot, devons-nous continuer à manger du cochon ?

En le livrant à la consommation, nous commettons un acte abominable ; nous pratiquons l'anthropophagie.

L'homme s'arroge le droit d'engraisser le porc pour le livrer au boucher ; avec son sang, il fait du boudin, profanation ! Avec ses intestins, il confectionne des tripes à la mode de Caen, cannibalisme ! Il en fait encore des côtelettes panées, du fromage d'Italie, sacrilège ! du lard fumé, abomination !

Ne mangeons plus de porc.

Que deviendront les charcutiers ? me demanderez vous ; ils se feront chauffeurs d'automobiles : c'est une profession d'avenir.

Dès lors, soyons plus modestes, ne nous prenons pas pour des êtres supérieurs et ne poursuivons plus le cochon de nos dédains ; ne le ridiculisons plus dans des chansons de café-concert ; ne le traitons plus d'animal immonde, cela rejallirait sur nous.

Cochon, terme de mépris, dit le dictionnaire de l'Académie ; supprimons cette expression injurieuse.

Le cochon est l'égal de l'homme. Il ne fait du bien qu'après sa mort, me répétez-vous après tant d'autres : de beaucoup d'hommes, on ne peut pas même en dire autant.

La science enrichit chaque jour son domaine de nouvelles découvertes. Qui sait les surprises qu'elle nous réserve. Nous étions déjà des petits-fils de singes, les plus grands savants nous en ont donné la preuve ; le singe est notre aïeul ; aujourd'hui la science nous confond avec le porc.

Demain, qu'est-ce qu'elle nous apprendra ?

Je frémis rien que d'y songer.

C'est triste, triste, triste.

Eugène FOURRIER.

NOUS AVONS FAIT COMME EUX

*Nous allions, Jeanne et moi, suivant la forêt sombre,
Sous les arbres touffus où nichaient les oiseaux ;
Les branches nous couvraient de leurs épais arceaux...
Et nous apercevions deux oiselets dans l'ombre...*

Ils se cachaient tous deux...

Nous avons fait comme eux...

*Ma Jeanne rougissait, cachant son front dans l'ombre,
Et le sein palpitant et les yeux demi-clos
Écoulait mes aveux murmurés par lambeaux...*

Et les oiseaux étaient blottis dans la nuit sombre...

Ils soupiraient tous deux...

Nous avons fait comme eux...

*Autour de nous la nuit rendait le bois plus sombre,
Les étoiles au ciel allumaient leurs flambeaux ;
Les arbres nous voilaient sous d'odorants rameaux...
Et les oiseaux heureux se croyaient seuls dans l'ombre...*

Ils se baisaient tous deux...

Nous avons fait comme eux...

Jeanne GERMAIN.

Concours du Conservatoire

Les concours des élèves du Conservatoire de musique de Lyon, pour l'année scolaire 1898-99, auront lieu aux jours et heures ci-après :

Concours à huis-clos : Solfège : vendredi 7 juillet, à 9 heures du matin, dictée. — Samedi 8 juillet, à 2 heures du soir : lecture.

Harmonie : dimanche 9 juillet à 7 heures du matin, entrée en loge, — Lundi 10 juillet, à 9 heures du soir, jugement.

Les concours publics auront lieu aux dates suivantes :

A l'Hotel de Ville : lundi 17 juillet, à 9 heures du matin, instruments à vent (cuivre). — A 2 heures du soir, contre-basse, harpe, violoncelle et violon élémentaires.

Mardi 18 juillet, à 9 heures du matin, instruments à vent (bois). — A 2 heures du soir, piano élémentaire et clavier.

Théâtre des Célestins : mercredi 19 juillet, à 2 heures du soir, chant.

Jeudi, 20 juillet, à 2 heures du soir, violon et violoncelle.

Vendredi 21 juillet, à 1 heure 1/2, déclamation.

Samedi 22 juillet, à 1 heure 1/2, piano.

Lundi 24 juillet, à 1 h. 1/2, opéra.

(Entrée libre aux troisièmes galeries).

LICE CHANSONNIÈRE DE PARIS

Dans le Palmarès du concours de la *Lice Chansonnière* (mai 1899) nous relevons avec plaisir les noms de quelques uns de nos compatriotes et amis.

Un 2^e prix, médaille d'argent, a été attribué à M. Gilbert-Moreau, de Lyon, pour sa chanson *Les Heures*.

Des mentions (diplômes) ont été accordées à MM. Gabriel Samborski. *Chanson de Printemps* — A. Giron: *Le Moineau* — Léon Paillard: *C'est en forgeant*.

Le Jury se composait de MM. Alphonse Cros, président ; Ernest Chebroux, Etienne Ducret, Antonin Lugnier, Lucien Rivaux, Charles Savoyes, membres.

LE LIVRE D'OR de l'Exposition Universelle
de Lyon 1894
AGENCE FOURNIER, rue Confort, 14, LYON

ROBES et CONFECTIONS A FAÇON
21, Quai Fulchiron, Lyon

THÉ DES MANDARINS

Qualité extra Supérieure

250 gr.	2,50	Le kilo.	9,50
125 gr.	1,50	500 gr.	4,75
50 grammes			0,60

DEPOT GENERAL :

LYON — 6, rue de Jussieu, 6 — LYON

LA PETITE GRAMMAIRE

Des Opérations de Bourse

est envoyée gratis sur demande faite à
M. MILLIAUD, 21, faubourg Montmartre,
PARIS.

Agence de Publicité Fournier

14, Rue Confort, 14

PUBLICITÉ FRANÇAISE ET ÉTRANGÈRE

Correspondant de l'Agence HAVAS

CONCERTS BELLECOUR

Saison 1899 :

Tous les soirs, à 8 h. 1/2, grand concert par l'orchestre complet du Grand-Théâtre sous la direction de M. Ch. Fargues.

Pour les abonnements, s'adresser à l'Agence Fournier, rue Confort, 14.

Prix de l'abonnement pour la fin de la saison, 9 francs.

COURSES DE CHARBONNIÈRES

Hippodrome de Sainte-Luce
(14^e année)

La réunion annuelle fixée au dimanche 9 juillet, à 2 h. 1/2, comprend des Courses attelées — Courses de haies — Courses plates — Steeple-chase. En tout sept courses avec 1,500 francs de prix.

Buffet de premier ordre. — Pendant les courses, grand concert par les Touristes Lyonnais.

Prix des places : Pesage, 5 fr. ; Tribunes, 3 fr. ; Pelouse, 1 fr. ; Pourtour, 0 fr. 50 ; Voitures, 3 fr. ; Cavaliers, 3 fr.

L'ESPRIT DES AUTRES

Anatole, partant pour un service militaire de trois semaines, prend congé de sa fiancée, qui l'accompagne jusqu'au train pour lui faire ses adieux :

- Anatole, tu ne m'oublieras pas ?
- Jamais !
- Tu me resteras fidèle ?
- Toute la vie !
- Tu me le jures ?
- En doutes-tu ?

— Non, mais tu as tant de choses dans la tête ! Pour en être bien sûr, fais un nœud à ton mouchoir.

M. de Calinaux avait depuis quelque temps des airs mystérieux, comme s'il ménageait une surprise à sa famille.

Hier, il conduit ses enfants au Père-Lachaise, les mène devant un beau tombeau tout neuf et leur dit triomphant :

— Je veux, mes enfants, que nous soyons tous enterrés là... si Dieu nous prête vie !

BIBLIOGRAPHIE

LE MONDE ILLUSTRÉ

43, Quai Voltaire, Paris

Sommaire du n° 2205 du 1^{er} juillet 1899

Chroniques : *Courrier de Paris*, par Pierre Véron. — Variété : *Le Dîner des mets donnés*, par Léo Claretie. — *Le Retour en France du capitaine Dreyfus*, par X. — *Salons*, par O. Merson.

Explication des gravures, Revue comique, Echees, Rébus, Récréations, Memento de la semaine, Semaine illustrée, Sport, Chronique des courses, etc.

Nouvelle illustrée : *Bulle de savon*, par G. de Guesviller, illustrations de Lecoultré.
Le numéro : 50 centimes.

LA REVUE STÉPHANOISE

Directeur Léon Merlin, 12 rue César Bertholon
Saint-Etienne (Loire)

Cet organe de jeunes, spécialement consacré aux poètes, et l'un des plus anciens et des plus répandus de province, insère gratuitement les envois de ses abonnés et ouvre de grands concours périodiques gratuits.

Abonnements : un an 6 fr.. 6 mois 3 fr.
Un numéro spécimen est adressé franco sur demande

HORLOGE

137 et 145, cours Lafayette.

Tous les soirs, spectacle varié.

Partie lyrique intéressante. — *Othello* chez *Thais*, fantaisie parodie en plusieurs tableaux. — M^{lle} Kamouna — Morton — les Birlings's.

CONCERT D'ÉTÉ DES FOLIES-BERGÈRE

Tous les soirs, à 8 heures, spectacle varié. — Dimanches et fêtes, matinée à 2 h.

Revue Financière Hebdomadaire

Les allures du marché sont assez satisfaisantes.

Le 3 0/0 est à 101,05; le 3 1/2 0/0 à 102,65

Nos sociétés de crédit sont bien tenues.

Les fonds étrangers sont sans changement notable.

Parmi les actions d'exposition, les actions Combat Naval font 59 fr. ; les demandes d'action Cour des Miracles: 68 et 69. Les actions de L'épicycle, Carroussel géant à mouvement continu : 125 et 127.

L'ASSURANCE SUR LA VIE

N'est-ce pas faire un excellent emploi de ses économies que de parer à la fois aux conséquences de son décès prématuré et à celle de sa longévité.

L'assurance Mixte permet d'atteindre ces deux résultats. Elle garantit le paiement d'un capital soit à l'assuré s'il est vivant au terme de son contrat, soit à ses ayant droit immédiatement après son décès si ce décès a lieu avant cette date.

Primes annuelles assurant un capital de 100 francs.

Age de l'assuré	Après 20 ans	Après 25 ans	Après 30 ans
25 ans	4,55	3,59	3,00
30 ans	4,63	3,70	3,13
35 ans	4,75	3,86	3,32

Renseignements gratuits et confidentiels à la Nationale, C^{ie} d'assurance sur la vie, 18 rue du 4 Septembre et à ses agents généraux dans toute la France

Le Propriétaire-Gérant, V FOURNIER.

DEMANDEZ DANS TOUTES LES GARES ET LES KIOSQUES

LE WAGON

Indicateur des Chemins de Fer contenant toutes les modifications survenues à l'horaire des chemins de fer P.-L.-M. pour le service d'Été. — Prix : 30 cent. - Franco, 40 cent.

Vente en gros A L'AGENCE FOURNIER, 14, rue Confort, LYON et dans ses Succursales.

FORTES REMISES AUX MARCHANDS

Typographie et Lithographie J. GALLET rue de la Poulallerie, 2, Lyon